

## Résilience urbaine 6 Janvier 2011

**Julien Zurbach, maître de conférence ENS**

### Introduction

La notion de résilience en histoire ancienne est très peu utilisée et pas dans le sens qu'on utilise dans notre séminaire. Le terme est en effet utilisé en histoire de l'esclavage pour désigner le niveau le plus bas de résistance.

J. Z. Nous présente des travaux portant sur la côte nord de la Crète.

Plutôt que de résilience urbaine, J. Z. va nous parler de fin d'une ville : un grand site, occupé pendant longtemps, qui disparaît. L'espace laissé libre est utilisé dans le cadre de logiques territoriales de ce site qui n'ont plus rien à voir avec ce qui existait. C'est donc bien le récit et l'histoire d'une disparition.

On est dans la Crète centre-orientale. On se situe en gros à l'âge du bronze : première moitié du deuxième millénaire. Le palais de Malia est détruit vers 450. On va s'intéresser au millénaire qui va de 1450 à 450 avt.-JC.

On s'est rendu compte qu'il avait existé des civilisations en Crète depuis environ 150 ans. On a donc près d'un demi-siècle de recherches archéologiques et historiques, qui ont proposé différentes interprétations.

C'est sur le Site de Cnossos qu'on a défini l'évolution des villes de Crète. Ces villes sont organisées autour du palais minoéen, comme celui de Cnossos : une cours centrale probablement à usage cérémoniel, différents types de quartiers de réception et des magasins, des silos, etc. qui traduisent le rôle de stockage et de redistribution de ces palais.

On connaît trois autres palais en Crète : le palais de Phaistos au Sud de la Crète, Zakros et Malia, auquel on va s'intéresser.

Chaque Palais s'inscrit dans un territoire qui est très fortement exploité pour ses capacités agricoles. Ceci a soulevé un débat autour de la création des palais : est-ce lié à l'intensification des échanges ou est-ce lié au potentiel agricole du territoire ?

### Malia, présentation

On considère parfois que l'apparition des palais est liée à l'urbanisation. Phaistos et Cnossos sont ainsi entourés d'une ville importante. C'est à Malia que l'on a fait le plus attention à l'organisation urbaine autour du palais. La ville a beaucoup été fouillée.

Premier problème : la conception même de ville. Ce qu'on a n'est pas un habitat très dense. Organisation assez lâche constituée de résidences qui sont plus que de pauvres petites maisons. Quartier Mu (lettre grecque) qui date du 2<sup>e</sup> millénaire dont les résidences privées ressemblent à des palais en réduction. Pose de gros problème d'interprétation.

Autre problème, celui du rapport entre le palais et le reste de la ville. Lorsqu'on a fouillé l'agora, on a vu qu'elle était contemporaine du premier palais (au siècle près), mais avec des orientations très différentes. Le palais paraît comme une structure étrangère qui « fait violence au plan urbain ». Mais aujourd'hui l'interprétation est différente.

Certains sont plus prudents : on parle de site palais. Les sites minoens ne sont pas des villes mais des palais. On ne peut pas parler d'urbanisation. Il ne faut pas confondre le palais comme institution et le palais architectural. Le palais a des capacités de prélèvement et de redistribution qui sont visibles sur l'ensemble du site. Ces palais minoens ont une fonction administrative : beaucoup d'écritures ont vocation administrative, qui n'ont eu aucune postérité.

### Ce que dit l'archéologie

L'approche archéologique commence en 1920 et reste longtemps centrée sur le palais. À partir de 1980, on passe à la prospection archéologique. On ne fouille pas vraiment, on explore de vastes surfaces en récoltant tout ce que l'on peut trouver en surface. La plaine de Malia fait 40 km<sup>2</sup>. La prospection montre que l'occupation est plus à l'ouest que le Palais qu'on a fouillé.

Étude du matériel datant de la fin de la ville.

\*14e siècle avant J.-C. : Cette époque est assez mal connue. On a fouillé le quartier Nu, constitué de deux bâtiments accolés l'un à l'autre autour d'une cour. On a une phase architecturale nouvelle, soit en réutilisant l'ancien, soit en créant du neuf. On ne sait pas quelle était l'étendue de l'occupation ni si cette occupation avait la même fonction que le palais.

À l'époque proto-palatiale, on a trois types d'occupation : sites côtiers, sites de hauteur sur le plateau et sites intermédiaires. À l'époque post-palatiale, les montagnes sont désertées : on a une série de sites isolés et quelques groupes mais qui n'ont plus rien à voir avec le site ancien. La céramique de ces sites n'est pas la même que celle utilisée sur le site principal ce qui n'était pas le cas avant. On a bien une occupation permanente, avec une activité agricole et une autonomie économique qu'on n'avait pas avant. Cette dernière phase de la ville montre un affaiblissement du site vis-à-vis de son territoire. Là où on avait un territoire organisé en zone d'exploitation de sites différents, on a des sites autonomes. La ville de Malia privée de son palais continue à exister mais perd une partie de l'organisation de son territoire.

Cela peut s'expliquer par des facteurs politiques : à cette époque, Cnossos est dirigée par des élites grecques qui dominent le territoire. L'élevage ovin a une grande importance. Cela peut expliquer la disparition des sites de montagnes sur Malia car le site de Malia n'a rien à voir avec cet élevage organisé depuis Cnossos.

\*1200-700 : âges obscurs

On connaît en Crète de nombreux sites de montagne qu'on appelle des sites refuges, l'interprétation étant celle d'une insécurité importante. Abandon général des plaines côtières. Il n'y a plus de hiérarchie entre les sites. Le site de Malia semble être devenu une dépendance du site de Karfi. La plaine de Malia a été totalement abandonnée. Pas un

seul tesson de poterie trouvable en 5 siècles. Il y a une destruction au 12<sup>e</sup> siècle, puis plus rien. On a un autre site, mal connu : l'occupation commence à cette époque et finit au 7<sup>e</sup> siècle. L'Anaglocos. Ce site est plus proche de Malia. Il semble que les derniers habitants de Malia se sont installés ici. S'il y a eu une organisation spatiale de la plaine à partir de ce site, on n'en a pas la moindre trace.

\* 7<sup>e</sup> siècle : C'est à l'époque archaïque (700-500) qu'on voit apparaître quelques signes d'occupation à proximité du site de Malia. On peut penser alors à une occupation permanente du territoire. Les sites sont presque toujours à flanc de colline et près d'un cours d'eau non permanent. Tous les sites se trouvent sur de la *terra rossa*. Les tessons de poterie montrent en particulier l'importance du stockage. Il y avait donc une fonction agricole des petits habitats. Qui étaient les gens qui habitaient là ? On a des paysans soumis à des servitudes communautaires. Ce sont des esclaves qui sont propriétés de la cité.

Dréros est une des cités les plus connues de Crète. On y a trouvé des gradins qui entouraient un espace qu'on appelait agora. Dréros est située à 15 km de Malia. On sait qu'il y a avait là une organisation sous forme de cité à partir du 7<sup>e</sup> siècle. Il y a donc une évolution très nette du site à partir du 7<sup>e</sup> siècle. On peut revenir ici à l'idée que les territoires des cités grecques sont d'organisation très simple.

La constitution en cité-État n'a pas fortement changé l'organisation du territoire : un habitat central permanent, puis autour de cet habitat central le territoire agricole divisé en lots égaux entre des paysans soldats et au-delà, des terres lointaines montagneuses qui servent de frontière et qui sont exploitées par l'élevage. En fait, c'est beaucoup plus compliqué. Il semble qu'il y ait un conflit entre Dréros et Lyktos.

L'image des territoires crétois de l'époque archaïque est de plus en plus complexe. On a une dernière phase où la ville de Malia a tendance à relâcher son emprise sur son territoire et deux autres phases où le territoire est organisé à partir de Karfi et l'Anaglocos, où il n'y a aucune occupation de la plaine de Malia, puis par Lyktos et Dréros. L'Anaglocos a été l'objet d'une conquête par Dréros. Et la ville n'a plus aucun rôle dans l'occupation de la plaine.

### Pourquoi on n'a pas reconstruit ?

Il y avait un essoufflement. Contrairement au continent où les destructions de 1200 sont brutales et radicales, ici, il y a des destructions. On aurait pu reconstruire : c'est du bois, on reconstruit souvent. Or là, le système semblait déjà s'essouffler.

Sur le continent, en 1200, les sites détruits sont détruits sur des sites autour de palais qui fonctionnent. C'est donc une catastrophe. L'archéologie minoenne a été obsédée par les tremblements de terre. Or, on les voit dans les murs. Il y en a très régulièrement. Finalement, l'impact de la catastrophe naturelle peut être très différent selon l'état de la société qui est frappée.

Pourquoi on passe à une société totalement différente ? Le système palatial étant extrêmement lourd. Il a eu des effets dévastateurs sur la population car ce sont des structures de prélèvement très lourdes. Donc, on en a profité pour s'en débarrasser. En Crète, c'est différent. L'organisation du territoire est centrée sur Cnossos. Malia est une

périphérie. On ne peut donc pas simplement expliquer par la fin des palais. On ne reconstruit pas pareil et pas au même endroit, mais c'est sûrement avec les mêmes gens.

Il existe un véritable problème d'échelle d'espace. Celui-ci est contraint par le matériel et l'accès au terrain. Quel système est résilient à quelle échelle et à quel moment ?

Y a-t-il des liens entre les échelles du système : emboîtement, répercussions. Les sous-systèmes sont-ils dépendants des évolutions du système général ?

## Questions

### **Question de la discontinuité radicale. Qui l'interprète ? Qui la dit ? Qui la trouve ?**

Dans le cas de Malia, on ne peut pas argumenter en faveur d'une continuité. Il y a bien des changements radicaux dans la structure des habitats, l'organisation des schémas de peuplement, de hiérarchie et de circulation entre les habitats, dans les types d'exploitation du territoire. On a donc des changements très importants. Coupure est quand même très marquée. Des villes disparaissent à des endroits où avant il n'y avait rien eu.

### **Rapport entre les explications internalistes et externalistes.**

*N'y a-t-il pas une tentation de l'historien à être internaliste ? Et le géographe à être externaliste ?*

Bien sûr et c'est une contradiction qu'on a du mal à dépasser. C'est une différence qu'on voit aussi d'ailleurs entre historiens et archéologues. L'archéologie a vu longtemps les contacts lointains : elle s'est focalisé sur l'extérieur, le rapport avec cet extérieur. De plus, il fallait expliquer l'apparition des palais qui existaient déjà en Grèce depuis 15 siècles. Par la suite, de nouvelles méthodes (anthropologie nord-américaine et archéologie historique) comme celle de la prospection, on permis de dialoguer avec des géomorphologues et des sciences naturelles. Ce fut l'âge d'or des analyses internalistes. Il y a un conflit récurrent entre ces deux visions et les historiens se partagent entre les deux. Or, c'est stérile. Il y a nécessité de combiner les deux.

## **Christian Grataloup, professeur à Paris VII-Diderot. La reproduction. Passage du côté obscur de la géohistoricité.**

Quelle différence entre résilience et transmission, permanence, reproduction ?  
Toute l'historicité est une combinaison entre reproduction et transformation, reconstruction. On s'intéresse toujours plus au changement qu'à la permanence.

1. La résilience est une question de distance
2. La résilience ou la transformation : une question d'échelle
3. Formalisation de la résilience : des domaines de validité.

Conclusion : inertie, résilience, reproduction.

### **La production de la reproduction.**

Atlas de Bertin. Un planisphère pris sur plusieurs siècles. Et bien, si l'on compare le planisphère de 1400 et de -100 par exemple, c'est pareil. La différence, c'est la partie ouest où le monde romain est fragmenté. On a beaucoup d'éléments de permanence, aussi bien sur les pleins que sur les vides.

Pourquoi ça change aussi peu et pourquoi le discours historique porte sur ce qui change ?

- Les mêmes causes produisent les mêmes effets.
- Il faut que tout change pour que rien ne change. S'il y a des changements apparents, c'est pour des permanences réelles.

### **La résilience est une question de distance**

Quand on a des processus de diffusion, on finit par avoir des processus de fractionnement. Par exemple, la diffusion des langues (modèle de Babel). Tout cela est lié à des effets de distance (CR. développe l'exemple de la formation des États d'Amérique latine).

Mais 2 distances = 2 temporalités différentes (celle du fractionnement des sociétés et celle de l'identité des sociétés/autres)

- temps long de la diffusion : première distance
- temps de la société pour la reproduction biologique et économique

Ce qui crée la permanence d'une société, c'est la capacité biologique d'une société à se reproduire. Cela dépend du nombre d'habitants. Les populations peuvent être métissées, transformées, mais généralement, si elles ne sont pas trop faibles numériquement.

### **Comment la société se reproduit biologiquement ?**

Espace de l'épousable : il y a un au-delà de la société dans lequel il n'y a pas de mariage possible. Mariage des familles régnantes de l'époque médiévale et moderne : on se marie dans le cadre de l'Europe. C'est toujours intéressant de voir où ça va. Au Moyen-Âge c'est Byzance.

- univers hors de la société : mariage inenvisageable

- espace de la société : mariage possible selon les règles de l'alliance admise
- espace de l'inceste : mariage impossible avec celui ou celle défini comme trop proche.

Cet espace interdit de l'inceste est intéressant. Toutes les sociétés ont des interdits avec des combinaisons variables. Notion de proche est d'ailleurs très géographique.

L'espace de reproduction est donc la soustraction de l'univers hors société et de l'espace de l'inceste.

On pourrait avoir un schéma assez proche pour les logiques d'échange (M. Godelier) :

Relations intertribales/tribu/campement/unité domestique : les 4 ensembles forment des cercles concentriques, centrés sur l'unité domestique. Il y a 4 niveaux d'échange avec des règles qui varient pour aller jusqu'à pur rapport de forces dans les relations intertribales.

Dans le cas des Indiens, on aboutit à la combinaison des deux schémas : la reproduction économique et la reproduction biologique se superpose.

1. parenté proche = réciprocité généralisée
2. campement = réciprocité généralisée et équilibrée
3. tribu : réciprocité équilibrée et parfois négative
4. au-delà, réciprocité négative seulement

Par la reproduction biologique et économique, on a la reproduction de la tribu, c'est-à-dire de la société. La reproduction la plus matérielle a une dimension spatiale avec des lieux différents. Au fil du temps, les individus disparaissent et sont remplacés par d'autres, mais la structure sociale et spatiale de la tribu se maintient. Reproduction, continuité, non changement, permanence, résilience.

Exemple plus fort : la carte des langues. Si on parlait avec un Français du XIII<sup>e</sup> siècle, on ne se comprendrait pas. Pourtant, il y a continuité. Les langues évoluent mais dans une continuité. L'écrit et donc la matérialité jouent un grand rôle : l'écrit limite la plasticité de la langue.

### Singulier pluriel : une humanité, une société

Carte des « civilisations, cultures et peuples primitifs vers 1500 » de G. H. Hewes citée par Braudel.

### La question de l'échelle

Le degré de transformation dépend du niveau géographique dans lequel on est inclus. Mais il existe toujours des décalages de temporalités.

C. G. développe l'exemple du changement brutal qui fait passer la population des Indiens du Pérou de 10 millions à 1 million entre 1530 et 1600. Cause probable : les maladies.

Transformation brutale qui explique les autres transformations de la société, en particulier, qui permet la colonisation. Même si il y a un métissage considérable, il n'y a pas résilience. On a bien un cas historique d'inverse de la résilience.

Si l'on reprend la carte de G. H. Hewes, on peut poser la question des positions relatives des configurations géographiques. Là où on note les dynamiques géographiques de changement, c'est au centre, là où la reproduction l'emporte sur la transformation, c'est en périphérie. L'idée est alors qu'on a un modèle simple : carrefours centraux (au centre de la cible) où l'historicité est maximale, avec de nombreux échanges, degré d'interactions important. Puis on a ensuite des périphéries protégées, des marges, autres mondes. Il y a des sociétés qui depuis très longtemps se trouvent en situation périphérique par rapport aux échanges. Moins vous êtes reliés, moins vous subissez la transformation, plus vous êtes reliés, plus vous subissez l'influence d'autrui et donc la transformation.

### Formalisation de la résilience : des domaines de validité.

Nous avons des catégories pour penser la transformation. Il est nécessaire de se méfier des *scenarii* préétablis. La réflexion sur la périodisation peut poser problème. Cela renvoie d'ailleurs à notre catégorisation du monde.

### La périodisation

C. G. prend l'exemple de cette question « où est l'antiquité ? ». Cela n'a pas de sens de dire que les Mayas sont dans l'Antiquité. Les modèles évolutionnistes posent problème. La carte devient du temps. L'Antiquité c'est *mare nostrum*, c'est la carte du monde méditerranéen. Mais les Parthes, est-ce l'Antiquité ? On a toujours une part de l'histoire de ses voisins, ne serait-ce que parce qu'on se tape dessus.

### Modélisation et historicité : une contraction.

Une période, c'est le temps où la reproduction l'emporte sur la transformation. Découpage d'espace-temps : je fais l'hypothèse que toute chose est égale par ailleurs : tout change certes, mais je fais l'hypothèse que j'ai une unité qui me permet d'appliquer la même grille. Si je ne faisais pas ça, je ne pourrais pas identifier, je ne pourrais plus désigner d'ensemble, je ne saurais même plus quoi chercher. Si on n'a pas la notion de ville, on ne pourra pas parler d'une société.

Mais du coup, entre deux périodes, il y a des éléments de transformation : un événement, une rupture, une crise. À l'échelle de ma période, mon événement n'est pas explicable : je dois changer d'échelle d'où la nécessité d'une explication externaliste. Si l'explication est interne, il n'y a pas d'événement : le système se reproduit à l'identique ce qui le conduit à sa perte. Mais du coup, c'est la reproduction qui le détruit et il n'y a pas besoin d'événement.

### Questions

*Si la crise est liée à la vulnérabilité intrinsèque du système, est-ce à dire que ce n'est pas une crise au sens d'événement ? Comment adopter une explication externaliste sauf justement à parler de l'aléa comme menace extérieure ce qui est un pur construit mental (cf. les représentations de la nature dans d'autres sociétés) ?*

Travailler la question de la révolution industrielle.

- Contradictions comme logiques internes : les évolutions sont liées aux contradictions internes du système.
- explication externaliste: la colonisation qui permet de capitaliser les richesses

Problème est d'articuler les deux types d'explication.

### Conclusion

Question de temporalités :

- des sociétés
- des niveaux inter-sociaux : à quel niveau se situe notre transformation ?
- des dimensions du social

Donc un système multi-niveaux et multi-agents d'historicités.

### Remarques

- Sur le temps long, la résilience telle qu'on l'a définie ne marche pas. Mais reproduction non plus car ce concept implique une part du même qui n'est pas forcément là.
- résilience/crise, résilience/catastrophe : reproduction dans la continuité qui fait que le système va à sa perte, sur le temps long, et qui est négative : reconstruction sans la rupture.